

ODO DE DEOGILO

ABBAS S. DIONYSII

NOTITIA HISTORICO-LITTERARIA

(Hist. litt. de la France, par des rel. Bénéd., XII, 614)

Odon, ou Eudes, naquit à Deuil dans la vallée de Montmorency (1). S'étant fait religieux à l'abbaye de Saint-Denis, il s'y distingua par ses bonnes mœurs, sa prudence et ses talents. Suger son abbé le fit connaître à la cour, et lui procura l'honneur d'accompagner le roi Louis le Jeune à la Terre-Sainte, en qualité de secrétaire et de chapelain. Le monarque n'eut qu'à se louer de ce choix, comme le témoigne une de ses lettres écrite à Suger dans le cours du voyage (2). A son retour, Odon fut mis à la tête de la nouvelle colonie que l'abbé de Saint-Denis établit, l'an 1150, à l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne. Suger étant mort l'année suivante, tous les suffrages tombèrent sur Odon pour le remplacer. Peu après son élection, il se vit en butte aux traits de la calomnie, et eut besoin de l'appui de saint Bernard pour les repousser (3). Le saint homme écrivit en sa faveur trois lettres au pape Eugène III, qu'Odon lui-même, comme il est vraisemblable, alla trouver en personne. Il était connu du Pontife par deux voyages qu'il avait déjà faits à Rome; le premier l'an 1149, en revenant de la Terre-Sainte à la suite du roi de France; le second en 1150, pour faire confirmer la réforme de l'abbaye de Compiègne.

Après avoir triomphé des ennemis de sa réputation, il eut à combattre ceux qui attaquaient les biens de son monastère (4). De ce nombre était l'archevêque de Bourges, dont les entreprises obligèrent notre abbé à reprendre la route de Rome au commencement de l'année 1153. Henri de France, évêque de Beauvais, lui suscita, pour de semblables intérêts, une nouvelle querelle, dont le pape Adrien IV renvoya le jugement à l'évêque de Paris (5).

La fermeté d'Odon à défendre le temporel de sa maison ne partait pas d'un principe d'avarice et

de cupidité. Il sut donner des preuves de désintéressement et de générosité dans l'occasion; témoin la donation qu'il fit de la terre de Froyères aux abbayes d'Ourcamp et de Châalis (6). Le roi ne cessa de lui continuer les marques de bonté dont il avait honoré son prédécesseur, sans que néanmoins il paraisse l'avoir admis dans les affaires du gouvernement. On voit un diplôme de ce prince (7), dans lequel il lui donne la qualité d'ami, en accordant à l'abbaye de Saint-Denis le droit de tenir marché tous les ans à Saint-Clair-sur-Epte, dans le Vexin français. Les savants, parmi lesquels il pouvait figurer, recherchèrent aussi son amitié. C'est à lui que Jean Sarrasin dédia sa traduction des œuvres de Saint-Denis (8). Il cessa de vivre en 1162, et eut pour successeur Eudes de Taverni.

Odon ne se borna pas, dans le voyage de la Terre-Sainte, aux fonctions qu'il exerçait auprès du roi. Témoin sur sa route de quantité d'événements mémorables, il s'empressa, dès qu'il fut arrivé à Antioche, d'en transmettre le souvenir à la postérité. C'est ce qu'il exécuta par une relation partagée en sept livres ou livrets, qu'il adressa en forme de lettre à son abbé Suger (9).

Le premier livre renferme ce qui se passa depuis la publication de la seconde croisade, jusqu'au départ du roi. Dans le deuxième on décrit la marche des croisés jusqu'à leur entrée dans la Bulgarie. Le troisième les conduit de là à Constantinople. Le passage du bras de Saint-George et leur entrée dans la Romanie sont le sujet du quatrième livre. Dans le cinquième, on fait le récit des malheurs arrivés à l'armée des croisés allemands sur la route de Nicomédie à Antioche, et de son retour forcé vers Constantinople. Le sixième roule sur les aventures diverses qu'éprouva l'armée de Louis le Jeune, de Nicomédie à Satalie. Enfin, dans

(1) *Gall. chr. no.*, t. VII, col. 577.(2) *Felib. Hist. de S.-D. Pr.*, n. 158.(3) *S. Bern.*, ep. 285, 286, 287.(4) Doublet, *Hist. de S.-D.*, p. 194.(5) *Gall. chr. ibid.*(6) *Ibid.*(7) *Felib. Hist. de S.-D. pr.*, n. 141, p. 109.(8) *Cat. miss. Angl. part. 1, n. 3614.*(9) *Chifflet. S. Bern. G. III.*, p. 9-77.

le septième on voit les motifs qui déterminèrent ce prince à s'embarquer, les circonstances de cet embarquement, et son arrivée à Antioche. C'est par où se termine l'ouvrage.

Voici maintenant les circonstances de cette relation, qui ont échappé à nos historiens modernes.

Engagé à l'expédition de la Terre-Sainte, Louis écrivit des lettres à l'empereur d'Allemagne et à celui de Constantinople, pour leur demander le passage sur leurs terres, des marchés sur la route pour les vivres, et des banques pour le change des espèces monnayées. L'empereur grec fit au roi de France une réponse basement flatteuse, où, lui donnant les louanges les plus outrées, il lui promettait au delà de ce qu'il avait demandé. Cette réponse ayant été lue dans le parlement d'Etampes, les ambassadeurs du roi de Sicile, qui étaient présents, déclarèrent qu'on ne devait point y ajouter foi, connaissant, disaient-ils, par l'expérience et par l'histoire, la fourberie des Grecs. L'assemblée ne tint compte de cet avertissement, sur le préjugé qu'il était dicté par l'aversion des Siciliens contre les Grecs, avec lesquels ils étaient alors en guerre. Là-dessus les ambassadeurs se retirèrent en gémissant et prédisant les malheurs qu'on éprouva.

Le roi s'étant rendu à Worms avec son armée, y passa le Rhin sur un grand nombre de bateaux que l'empereur Conrad lui avait fait préparer. On s'arrêta sur l'autre rive du fleuve pour attendre les troupes anglaises et normandes, conduites par Arnoul, évêque de Lisieux. « Ce fut là, dit notre auteur, que la folie des nôtres commença à se déclarer. La ville nous envoyait par le Rhin des vivres en abondance, et nos gens étaient continuellement en commerce avec ceux du pays. Cette bonne intelligence malheureusement ne dura pas. Il s'éleva sur l'eau une querelle entre les premiers et les seconds. Ceux-là jettent un marchand du pays dans le Rhin. Aussitôt les habitants de Worms courent aux armes, et parmi plusieurs des nôtres qu'ils blessent, ils en mettent un à mort. Cet attentat répand la fureur parmi les croisés; on crie qu'il faut mettre le feu à la ville, sans faire attention que ce désastre envelopperait plusieurs de nos marchands et changeurs établis à Worms. Mais les personnes sages de notre armée arrêterent ces insensés. Les bourgeois cependant, toujours saisis de crainte, retirent leurs bateaux, et par là rompent tout commerce avec nous. Mais l'évêque d'Arras (Alvise) ayant trouvé une barque avec peine, se rendit à la ville, accompagné de quelques barons, et vint à bout d'y calmer les esprits. Dès lors ceux-ci ayant ramené leurs barques, rapportèrent l'abondance dans notre camp. »

En quittant Worms, les croisés se séparèrent à cause de leur nombre excessif qui mettait la cherté dans les vivres. Les uns tirèrent du côté des Alpes, les autres sous la conduite du roi prirent la

A route de Ratisbonne pour y passer le Danube. Des ambassadeurs de l'empereur d'Orient attendaient le monarque français dans cette ville, auprès de laquelle il campa. Odon décrit ainsi le cérémonial de l'audience qu'il leur donna. « Quand, dit-il, on eut dressé les tentes, et que le roi fut logé, on manda les ambassadeurs, lesquels, après l'avoir salué et lui avoir remis les lettres de leur maître, attendirent la réponse debout; car ils n'auraient osé s'asseoir, sans qu'on le leur eût ordonné. Après donc qu'ils en eurent reçu l'ordre, ils se placèrent sur des sièges qu'ils avaient apportés avec eux. Nous remarquâmes alors une coutume des Grecs, qui est que, lorsque les maîtres s'asseyaient, toute leur suite demeure debout. Là vous eussiez vu des jeunes gens le jarret tendu, la tête penchée, les yeux arrêtés en silence sur leurs maîtres, témoigner, par cette attitude, leur disposition à obéir au premier signe. Ils ne portent point d'écharpes; mais ils ont de riches habits de soie, courts, bien serrés, avec des manches étroites; ce qui les rend lestes et dégagés comme des athlètes. La forme de l'habillement des pauvres est la même, et il n'y a de différence que pour le prix. A l'égard des lettres qu'ils présentèrent, deux motifs, la honte et l'impuissance, m'empêchèrent d'en donner ici la traduction. Car la première et plus grande partie était employée à capter la bienveillance du prince d'une manière si basse et si rampante, que les expressions affectueuses et nullement sincères qu'elle renfermait, loin de convenir à un empereur, auraient déshonoré le plus vil bouffon... Le roi cependant, quoique non sans rougir, souffrait que son interprète lui rendit tout. » Odon parle ensuite de la seconde partie, qui contenait les conditions auxquelles l'empereur offrait le passage sur ses terres avec les secours nécessaires aux croisés.

Arrivés en Bulgarie, les croisés français ne tardèrent pas à s'apercevoir de la perfidie des Grecs. On sait les mauvais procédés de ceux-ci à leur égard. « Mais il parut, dit Odon, à quelques-uns de nos gens, que les Allemands qui nous précédaient, y avaient donné occasion, en ce que, non contents de piller tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage, ils avaient même, comme nous le remarquâmes, brûlé quelques villages et faubourgs. Voici un trait de leur brutalité que je rapporte avec douleur. Près des murs de Philippopolis, les Latins occupaient un bourg considérable, où les étrangers trouvaient des vivres en abondance pour leur argent. Les Allemands rendirent mémorable, à leur honte, le séjour qu'ils y firent. Comme ils étaient répandus dans les auberges, un joueur y vint; et quoiqu'il ignorât leur langue, il s'assit auprès d'eux, but et paya son écot. Après cela, voulant divertir la compagnie, il tira de son sein un serpent qu'il avait enchaîmé, le met dans une coupe sur le pavé, et fait plusieurs tours de charlatanerie au tour du reptile. A la vue de ce prodige les Alle-

mands se lèvent en fureur, prennent le jongleur et le ma sacrent. En même temps ils s'écrient que les Grecs veulent les faire périr par le poison, attribuant le crime d'un seul à tous. Cette émeute répand l'alarme dans tout le faubourg. Le commandant de la ville survient pour apaiser le tumulte, avec une escorte sans armes. L'œil des Allemands, troublé par la fureur et le vin, ne voit que des gens qui courent à eux, et n'aperçoit pas qu'ils sont désarmés. Ils vont en colère au-devant de ces pacificateurs, s'imaginant qu'on vient pour tirer vengeance du meurtre qu'ils ont commis. L'officier et sa troupe se retirent aussitôt et rentrent dans la ville. Mais ayant pris leurs arcs, ils reviennent à ces insensés, les mettent en fuite, blessent, tuent plusieurs d'entre eux, et ne s'arrêtent qu'après les avoir tous chassés du faubourg. Ce fut surtout dans les auberges que se fit le carnage. On prit soin des cadavres à cause de l'argent dont ils étaient garnis, et on les jeta dans des cavernes pour les fouiller à loisir. La querelle ne se termina pas là. Les vaincus ayant repris leurs esprits, retournent en force à la charge, mettent en fuite les bourgeois à leur tour, font le dégât autour de la ville, et réduisent en cendres le faubourg (10). Au reste, ce n'était pas seulement à leurs hôtes que les Allemands se rendaient insupportables; nos gens avaient presque également à se plaindre d'eux. Le fait suivant en est la preuve. Un jour quelques Français, pour éviter la foule qui environnait le roi, prirent les devants et vinrent se loger auprès des Allemands. On va au marché des deux côtés; mais les Allemands ne souffrent point que les nôtres achètent rien, qu'ils n'aient eux-mêmes ce qu'ils désirent : cela occasionna une dispute. On cria beaucoup de part et d'autre; et comme on ne s'en eût pas, on en vint bientôt aux coups. Les Français, qui étaient en plus petit nombre, furent les plus maltraités. Le combat ne finit qu'à la nuit. Le lendemain on était prêt à recommencer; mais les chefs se jetant aux genoux des soldats, apaisèrent l'émotion par leurs prières et leur modération. C'est ainsi que les Allemands troublaient tout sur leur route, et indisposaient la nation grecque contre notre roi qui venait à leur suite dans un esprit de paix.

Peu après Odon rapporte un autre trait de leur brutalité. « Après divers obstacles surmontés, ils arrivent, dit-il, aux portes de Constantinople. Il y avait près de cette ville un vaste et magnifique parc environné de murailles, lequel renfermait une grande quantité de gibier, des étangs et d'autres pièces d'eau. On y avait creusé plusieurs cavernes pour servir de retraite aux bêtes. Dans l'enceinte de ce parc s'élevaient des maisons superbes, où les empereurs venaient se délasser dans la belle saison.

(10) Nicéas rapporte à peu près la même chose, 1. i. *Hist. Imper. Manucl.*, c. 5

(11) Il y eut cependant une entrevue de ces deux

A L'empereur d'Allemagne, au lieu de respecter ce séjour des délices, s'y jette à la tête de ses gens, fait main basse sur le gibier, et détruit presque tout à la vue des Grecs. Car le palais impérial, qui domine sur les murs de la ville, a ce lieu au-dessous de lui; et par les regards continuels du maître anime et encourage ceux qui l'habitent. Toutefois l'empereur grec, à qui cet étrange spectacle avait causé le plus grand étonnement, eut assez de pouvoir sur lui-même pour dissimuler son dépit. Il envoya une députation à l'empereur allemand pour lui demander une conférence. Mais celui-ci craignant d'entrer dans la ville; celui-là appréhendant d'en sortir, ou ne le voulant pas, chacun refusa de faire les avances (11), et de rabattre de son faste ordinaire en faveur de l'autre.

B Louis ne fut pas aussi délicat sur le cérémonial. « Lorsque nous approchâmes de Constantinople, dit Odon, les nobles et les personnes les plus distinguées du clergé et du peuple vinrent au-devant du roi, et le reçurent avec les honneurs convenables, le suppliant de vouloir bien descendre chez l'empereur; pour satisfaire, disaient-ils, l'empressement qu'il avait de le voir et de l'entretenir. Louis compatissant à sa frayeur, se rendit à cette demande. Ayant donc choisi un petit nombre des siens, il s'avança avec eux vers le palais impérial, où il rencontra l'empereur qui l'attendait sous le portique, et qui lui fit une réception dont il n'eut qu'à se louer. Ces deux princes étaient égaux à peu près pour l'âge et la taille, et ne différaient que pour les mœurs et l'habillement. Enfin, après s'être embrassés et baisés mutuellement, ils entrèrent dans la salle intérieure du palais, où ils s'assirent sur deux sièges qu'on leur avait préparés. Là, environnés de leurs suites, ils entament la conversation par le moyen de leurs truchements. L'empereur demande au roi quel est son dessein, fait mille vœux pour qu'il réussisse, et lui promet de l'aider en tout ce qui dépendra de lui. Eh! plutôt à Dieu, que nos discours eût été aussi sincère qu'il était honnête! Si l'aisance du maintien et du geste, si la sérénité du visage, si la douceur des paroles manifestaient toujours les dispositions du cœur, tous les assistants auraient dit unanimement que l'empereur avait l'affection la plus tendre pour le roi. Mais on ne sait que trop combien sont équivoques ces sortes de démonstrations. Après cela les deux princes se séparèrent, et les nobles conduisirent le nôtre au palais où il devait loger.

C La description que notre auteur fait de la ville de Constantinople, mérite d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. « Constantinople, dit-il, illustre par sa réputation, plus encore par ses richesses, présente dans son plan la forme d'un triangle ou d'une voile de vaisseau. Dans l'angle intérieur princes, laquelle fut assez froide, quoiqu'ils fussent beaux-frères.

l'élève l'église de Sainte-Sophie et le palais de Constantin, où il y a une chapelle décorée d'un grand nombre de reliques. La mer baigne la ville de deux côtés. En venant à cette capitale, nous avions à notre droite le bras de Saint-Georges, et à notre gauche un canal qui en sort et s'étend environ à quatre mille pas. C'est là que l'on voit le palais des Blanquernes, placé à la vérité dans un lieu bas, mais relevé par la somptuosité, l'élégance et la grandeur de ses édifices. La triple variété de son voisinage offre une triple satisfaction aux yeux de ceux qui l'habitent, et les récréé alternativement par la vue des champs, de la mer et de la ville. La magnificence de ses dehors n'admet presque point de comparaison. Mais tout ce que je pourrais dire de celle des dedans, serait trop au-dessous de la vérité. L'or et les peintures y brillent de toutes parts. La cour est pavée de marbre avec un merveilleux artifice, et je ne sa's, à vrai dire, ce qui lui donne le plus de prix et de beauté, la subtilité de l'art ou la richesse des matières. Le troisième côté du triangle que forme la ville, confine à une assez belle campagne. Il est fermé par un double mur qui s'étend depuis la mer jusqu'au palais, à deux milles environ de longueur. Ce mur cependant n'est point fort, et les tours qui le défendent ne sont point élevées. Je pense que la ville met sa plus grande confiance dans la multitude de ses habitants et dans le repos dont elle jouit depuis longtemps. Le terrain qui avoisine les remparts est vide et se partage en terres labourables et en jardins, qui fournissent toutes sortes de légumes. De ce même côté, des aqueducs souterrains amènent l'eau douce en abondance aux citoyens. Pour la ville en elle-même, elle est malpropre, sale, infecte, et condamnée en plusieurs quartiers à une nuit éternelle. Car les riches couvrent les rues de leurs édifices, et ne laissent aux pauvres et aux étrangers que les ordures et les ténèbres. Les meurtres, les vols et les autres crimes qui fuient la lumière, y sont fréquents ; et cela doit être ainsi, il y a presque autant de maîtres que de riches, et de voleurs que de pauvres : chaque scélérat y a dépouillé toute crainte et toute honte, attendu que le crime y est impuni, et que l'obscurité le dérobie à la vengeance publique. En un mot, Constantinople excède les bornes de la modération en toutes choses ; et comme elle surpasse toutes les autres villes en opulence, elle les surpasse aussi par ses vices. Elle a beaucoup d'églises qui, bien qu'inférieures en grandeur à Sainte-Sophie, ne lui cèdent peut-être pas en beauté. Ceux de nos gens qui le pouvaient, y entraient, les uns par curiosité, les autres pour satisfaire leur dévotion. Le roi lui-même, accompagné de l'empereur, les visita ; et à son retour, vaincu par ses prières, il consentit de dîner avec lui. L'appareil du repas, la délicatesse et la variété des mets, les agréments de la symphonie, tout répondit à la dignité des convives, et tout charmait à

A la fois les yeux, les oreilles et le goût. Plusieurs de nos gens craignaient pour le roi. Mais lui, s'abandonnant à la Providence, était dans une parfaite sécurité. Car celui qui n'a pas de mauvais desseins ne croit pas facilement qu'on veuille lui nuire... Mais les Grecs dissimulaient la vengeance qu'ils nous préparaient, jusqu'à ce que nous eussions passé le bras de Saint-Georges. Tant que nous fûmes aux environs de Constantinople, nous n'eûmes pas à nous plaindre d'eux. Car on ne leur faisait pas un crime d'avoir fermé leurs portes à la multitude des croisés, vu qu'ils avaient brûlé plusieurs de leurs maisons et de leurs oliviers, soit faute de bois, soit par l'effet de l'ivresse. Le roi faisait souvent couper le nez, les oreilles et même les pieds aux coupables ; mais cela n'était pas capable de réprimer l'insolence de nos gens. Bref, il fallait de deux choses l'une, ou que l'on en fit périr des milliers à la fois, ou que l'on tolérât plusieurs de leurs déportements. »

Après le passage du détroit, l'imprudence des Français fournit bientôt aux Grecs un prétexte de faire éclater contre eux leur mauvaise volonté. « Nous voilà passés, dit notre auteur ; des vaisseaux chargés de vivandiers et de changeurs viennent à notre suite. La banque est ouverte sur le rivage. Les trésors sont étalés, l'or et la vaisselle d'argent que les Grecs avaient achetée de nous brillent sur les comptoirs. Plusieurs viennent de notre armée pour faire les échanges nécessaires ; et à ceux-ci d'autres se joignent qui convoitent ce qui ne leur appartient pas. Or un jour il arriva qu'à la vue de ces immenses richesses un certain Flamand, digne du fouet et du feu, se laissa aveugler par le désir effréné de les enlever. Tout d'un coup s'étant mis à crier : *Havo, havo*, il se jette sur ces trésors, et emporte ce qui l'avait le plus tenté. Ses semblables, encouragés par sa hardiesse et séduits par le mérite du Lutin, ne tardent pas à l'imiter ; et comme les insensés se fourrent partout (car je compte pour tels tous ceux qui périrent dans l'affaire du change) on voit tomber sous les coups de toutes parts ceux qui avaient de l'argent à la main. Les cris redoublent, la fureur s'accroît, les comptoirs sont renversés, l'or est foulé aux pieds et pillé : les pauvres changeurs dépouillés cherchent leur salut dans la fuite ; les vaisseaux reçoivent les fugitifs, et ramènent à la ville ceux qui achetaient les vivres pour nous. Ceux-ci sont latus et dépouillés par les Grecs. Dans la ville même, tous les étrangers qui s'y trouvent subissent un pareil outrage, et sont traités en ennemis. Le roi, informé de ces désordres, fait venir le comte de Flandre, et lui redemande en colère le coupable, qu'il fait pendre à la vue de Constantinople. Ensuite il se met à faire la recherche de ce qui avait été perdu, promettant le pardon à ceux qui le rendroient ; et afin que l'on n'en fût point détourné par la crainte ou la honte de paraître devant lui, il or-

donne que tout soit remis entre les mains de l'évêque de Langres. Le lendemain ceux qui avaient fui sont rappelés, et recouvrent tout ce qu'ils juraient avoir perdu. Plusieurs d'entre eux redemandaient beaucoup plus qu'il ne leur était dû. Mais Louis aima mieux leur restituer du sien, que de troubler la tranquillité de son armée. Après cela, il députa deux personnages graves à l'empereur grec; savoir, Arnoul, évêque de Lisieux, recommandable par son éloquence et sa religion; et Barthélemy, son chancelier, pour réclamer ceux des siens qu'on retenait à Constantinople, avec les effets qu'on leur avait enlevés. Comme les ordres du monarque étaient pressants, les deux ambassadeurs firent la traversée de grand matin, et par la faveur des huissiers ils entrèrent dans le palais; mais ils ne purent obtenir de parler à l'idole. Ce jour-là toute leur consolation fut de s'entretenir ensemble, leur nourriture de se repaître les yeux de la vue des peintures; et quand la nuit fut arrivée, les degrés du palais et le pavé leur tinrent lieu de chevet et de matelas. Le lendemain, ce profane (l'empereur) s'étant levé vers la troisième heure, ils parurent devant lui par son ordre, et remplirent l'objet de leur mission en lui représentant la satisfaction qu'on avait donnée à ses gens, et celle qu'il devait aux nôtres. L'éloquence sage et douce du prélat aurait pu le rendre traitable, si ce serpent dangereux eût été susceptible d'enchantement. Mais, sourd et gonflé de venin comme l'aspic, il parut tout différent de ce qu'il était auparavant, ou plutôt il leva le

A masque sous lequel il avait jusqu'alors caché sa méchanceté. Cependant l'évêque le presse, et gagne à la fin quelque chose; car on lui promet des marchés pour l'armée, et on permet à nos pèlerins détenus de rejoindre l'armée, mais sans leur rendre ce qu'on leur avait pris. L'empereur dit qu'il veut avoir encore une conférence avec le roi, et qu'il doit au plus tôt lui envoyer une ambassade pour ce sujet. Sur cela le prélat et le chancelier prennent le parti de s'en retourner, pour ne pas faire une diète de trois jours entiers. On sait le reste.

Telles sont les principales anecdotes que nous avons rencontrées dans cette relation. On pourrait blâmer nos historiens modernes qui ont traité des croisades à dessein, de n'avoir pas eu le soin de recueillir ces faits, ou de les avoir touchés trop légèrement. La plupart à la vérité ne sont pas à la louange des croisés; mais l'histoire n'est pas un plaidoyer, où l'on ne parle qu'à la décharge d'une partie, et à la charge de l'autre. Notre auteur a mieux connu l'impartialité essentielle à ce genre d'écriture. Sa relation est presque un modèle à cet égard. Elle est d'ailleurs composée avec beaucoup d'ordre, de sagesse et de netteté. Le style est vif, facile et même élégant, autant qu'il pouvait l'être au XII^e siècle.

On est redevable de la publication de cet ouvrage au P. Chifflet, Jésuite, qui l'a mis à la tête de son livre intitulé: *Sancti Bernardi genus illustre assertum.*

ODONIS DE DEOGILO

DE

LUDOVICI VII FRANCORUM REGIS

COGNOMENTO JUNIORIS

PROFECTIONE IN ORIENTEM

Cui ipse interfuit

OPUS SEPTEM LIBRIS DISTINCTUM.

(Vide *Patrologia* tom. CLXXXV, col. 1201, inter Appendices ad Opera S. Bernardi Clarævallensis.)

ANNO DOMINI MCLXVIII

BERTRANDUS DE BLANCESFORT

TEMPLARIORUM MAGISTER

(Ejus Epistolæ ad Ludovicum Juniores exstant *Patrologiæ* tom. CLV, col. 1269, inter Monumenta de bello sacro.)